

Marie-Josée, la métisse : à la recherche d'une identité dans le roman de Germain Zamblé Bi

*Marie-Josée, la métisse: a Quest for Identity in the Novel of
Germain Zamblé Bi*

Souleymane ALANI

Université d'Ibadan-Nigeria

alani.souleymane@gmail.com

Ibrahim CHARLES LOUKMAN

Université d'Ibadan-Nigeria

Reçu: 04/12/ 2023;

Accepté: 05/01/ 2024,

Publié: 11/04/2024

Résumé

La question métisse s'établit dans la dichotomie entre l'identité et l'altérité. Plusieurs romans sur le métissage évoquent les problèmes d'insertion sociale des métis, tant dans les métropoles occidentales que dans le reste du monde, depuis la colonisation jusqu'à nos jours. Le cas de la minorité métisse de Côte d'Ivoire mérite d'intégrer le débat sur le questionnement identitaire des métis, symboles des interactions interraciales, vestiges et de la colonisation. Le roman Marie Josée, la métisse de German Zamblé Bi interroge la construction d'une identité mixte par une jeune Franco-Ivoirienne résidant en Côte d'Ivoire. La théorie postcoloniale permet d'identifier la stigmatisation que subit Marie Josée, dans un cadre présentant un niveau de xénophobie assez significatif pour susciter un questionnement identitaire. Cette étude examine l'expérience sociale de stigmatisation qui met en exergue sa dualité franco-ivoirienne vis-à-vis de ses différences avec les Français et surtout les Ivoiriens. L'échec de s'approprier une identité purement ivoirienne ou de décrocher la nationalité française déclenche un processus de bricolage identitaire. Marie Josée, se résout à l'acceptation de sa peau blanche et à la réclamation de son identité ivoirienne tant par la nationalité et que par la culture.

Mots clés : altérité – Chasse aux Blancs – Franco-Ivoiriens – Germain Zamblé-Bi – Identité métisse.

Abstract

The Métis question is based on the dichotomy between identity and otherness. Several novels on mixed race evoke the problems of social integration of mixed-race people, both in Western metropolises and in the rest of the world, from colonisation to the present day. The case of the mixed-race minority in Côte d'Ivoire deserves a place in the debate on the identity of mixed-race people, symbols of interracial interactions and vestiges of colonisation. Germain Zamblé Bi's novel *Marie Josée, la métisse* examines the construction of a mixed identity by a young Franco-Ivorian woman resident in Côte d'Ivoire. Postcolonial theory paves the way to the identification of stigmatisation suffered by Marie Josée, in a setting filled with a degree of xenophobia, significant enough to provoke questions about identity. This study examines the social experience of stigmatisation, which highlights her Franco-Ivorian duality concerning her differences with the French and especially Ivorians. The failure to appropriate a purely Ivorian identity or to obtain French nationality triggers a process of identity bricolage. Marie Josée, comes to terms with her white skin and reclaims her Ivorian identity through her nationality and culture.

Keywords: Franco-Ivorians – Germain Zamblé-Bi – Hunting the Whites – Mixed-race identity – Otherness.

Introduction

En se référant à l'espèce humaine, les métis sont des enfants nés d'un père et d'une mère présentant des différences raciales. Nous nous alignerons sur le précepte qu'il n'y pas de races, mais plutôt des différences raciales : « “In reality, there are only ‘racial’ *differences* and there are no *racés*. » (Harrison, 2003: 75). L'accouplement entre un Européen et une Asiatique produit des Eurasiens, alors que les couples noir et blanc engendrent les mulâtres aux Antilles et les métis en Europe ou en Afrique.

En Côte d'Ivoire, la « question métisse » surgit dans le cadre de l'abandon de milliers d'enfants nés d'Européens et d'indigènes, car non reconnus par leurs pères. En effet, un nombre d'enfants nés des affaires entre colons français et sujettes ivoiriennes ou entre expatriés français et citoyennes ivoiriennes ont été soit abandonnés à leurs mère soit pris en charge dans des centres dédiés, comme le foyer de Bingerville pour les enfants « colono-ivoiriens ». C'est

du sort des métis abandonné qu'interroge Germain Zamblé Bi dans le roman *Marie Josée, la métisse*.

Le roman *Marie Josée, la métisse* examine les incertitudes identitaires d'une métisse dans le milieu social africain de sa mère et sa quête d'identité dans un monde qui la traite doublement d'étrangère. D'une création de l'histoire coloniale, le métis devient un « important topos de la littérature postcoloniale » (Mbondobari, 2018: 70), oscillant entre quête du père et maturité ainsi que l'affirmation d'une personnalité forte.

Les romanciers africains du métissage et l'écriture de *Marie Josée*

Les enfants métis connaissent des trajectoires divergentes. L'histoire de Gabriel d'Arboussier présente une quête provenant d'appartenances multiples à cheval entre les années de colonisation et le début des indépendances. Sa sœur cadette, comme lui, a eu le privilège « d'avoir été reconnue par leur père, Henri d'Arboussier qui, plus exceptionnel encore, fit venir ses deux enfants dans l'Entre-deux-guerres pour les scolariser en France » (Blum et Rillon, 2012: 61). Il se pense moins comme métis que comme un être double, porteur de deux généalogies et de deux cultures, se voulant non pas entre deux mondes, mais de plain-pied dans les deux (61).

La présence du métis dans le roman africain se signale depuis les années 1930 dans les œuvres telles que *Mirages de Paris* (1937) d'Ousmane Socé, *Nini la mulâtresse* (1954) d'Abdoulaye Sadj, *Cur d'Aryenne* (1954) de Jean Malonga. L'écrivain le plus consacré s'avère être Henri Lopès, lui-même métis : « Le métissage fait partie de mon être. Je pars de mon expérience, mais pour bâtir quelque chose qui doit dépasser ma particularité. » (Mongomoussa, Lopès 137). Henri Lopes explore l'univers du personnage métis dans ces romans *Le Chercheur d'Afriques* (1990), *Le Lys et le flamboyant* (1997) et *Une enfant de Poto-Poto* (2012) à travers la quête d'identité des héros tant dans la société coloniale qu'à l'aube des indépendances. Les cas des métisses de la postcolonie, pour emprunter le terme de l'écrivain Abdourahman Waberi, sont traités dans *Le Mal de peau* (2002) de Monique Iboudo, *Cola-cola Jazz* (2003) de Kangni Alem. Ce groupe accueille depuis 2015 *Marie Josée, la métisse* de l'écrivain ivoirien Germain Zamble Bi.

L'écriture de *Marie Josée, la métisse*

Marie Josée est la narratrice et héroïne du roman. Née métisse, elle est d'abord rejetée par son père français, puis abandonnée par sa mère ivoirienne. Elle grandit choyée par sa tante, mais malmenée par la société ivoirienne qui s'obstine à l'aliéner. Elle ne connaîtra jamais son père. Résolue à assumer son identité d'ivoirienne cosmopolite en dépit des stigmates de la discrimination, elle entrevoit le bonheur dans son mariage à l'ivoirien, Kouassi.

À l'image du roman *Le Chercheur d'Afriques*, épicerie du métissage chez l'écrivain congolais Henri Lopes, Zamblé Bi effectue une narration intradiégétique. La focalisation interne fait des lecteurs les spectateurs du drame existentiel d'une métisse, tel vécu par elle-même, à ses connaissances, à ses pensées, à ses sentiments et à sa vision du monde. Le point de vue interne (Baroni, 2021: 7) entrevoit l'importance du champ de conscience de Marie Josée, narratrice et héroïne, et traduit la neutralité de Zamblé Bi dans son roman éponyme. L'onomastique de Marie Josée montre qu'il s'agit bel et bien de son prénom, qui est accompagné de son statut 'racial'. De son nom à ses manières, en passant par ses relations avec sa famille et le reste de la société, Marie Josée dévoile la condition d'une métisse en Côte d'Ivoire dans un récit autodiégétique.

Dans sa quête identitaire, Marie Josée est accompagnée d'adjuvants, en l'occurrence Mémé, l'oncle médecin et Kouassi. Elle est contrariée par ses camarades de campus, Gilbert et son milieu social à travers qui lui causent des difficultés d'insertion sociale. La diégèse, c'est-à-dire le regard des autres sur le métis, s'annonce lorsque Marie Josée se confie à Kouassi.

La temporalité d'un récit suggère que le temps de l'écriture se situe avant sa première parution en 2016. Les événements se situent entre la fin des années 70 et 2010. La référence historique majeure est « la chasse au Blancs (*Marie Josée*, 74) lors de « la crise militaire » (72), ce qui nous renvoie aux événements survenus entre le 5 et le 11 novembre 2004 pendant lesquels des attaques ont été menées contre « des ressortissants français ou assimilés à la France » (Amnesty International, 2006: 5). Après son mariage à son ami qui l'a sauvée de la chasse aux Blancs, Marie Josée se met à la recherche de son père. Elle découvre qu'il a quitté le pays il y a « exactement 26 ans » (*Marie*

Josée, 90) car sa belle-mère « en avait assez de ses relations extraconjugales ». Marie Josée découvre l'infidélité de son époux, qui est incarcéré pour pédophilie avant l'apothéose : le mariage avec Kouassi. L'histoire de Marie Josée s'étendrait sur une trentaine d'années, à peu près de 1980 à 2010.

Zamblé Bi donne une narration ultérieure, le récit emploie les temps du passé (passé simple, imparfait, etc.). L'ordre de la narration se caractérise par des événements qui suivent un ordre chronologique à partir de la partie II, la première, se situant vers la fin de l'histoire. La partie I introduit la situation finale où elle se décide de narrer sa vie à Kouassi. Cette narration est un retour dans son passé. Les autres parties sont des analepses.

La question du métissage

Le métissage relève de l'interculturel. Denis Gagnon et Hélène Giguère affirment que « Le statut du m/Métis, cet autre trop semblable, et la modélisation du métissage varient grandement selon les pays » (2012 : 5). Par exemple, le sens des catégories raciales varie entre Amérique du Nord et du Sud : « si les Etats-Unis ne peuvent se penser qu'en noir et blanc, le Brésil aurait tendance à ne se voir ni en blanc ni en noir. » (Pierson, 1967 : xxiv, souligné par l'auteur). Le blanc s'emploie pour les individus de « descendance caucasienne pure » aux États-Unis, alors qu'il est « une personne à prédominance blanche » au Brésil, et par extension, une personne dont l'un des parents est caucasien. Aux États-Unis, les métis sont classés « Noir » alors qu'au Brésil, le Noir ou “ prêto ” renvoie à “une personne avec des traits Négroïdes notables ” ou, parfois, “ une personne de bas statut ” ou simplement « un ennemi personnel ».

L'identité métisse en Afrique, qui se produit à partir d'un rapprochement entre une partie « blanche » minoritaire étrangère et une partie « noire » majoritaire et indigène, relance le débat sur le poids de la colonisation française. Au milieu des stéréotypes basés sur les différences raciales, le métis doit se composer une identité. Ce va-et-vient entre l'univers du colonisateur et celui du colonisé que connaît la métisse se prête à une analyse postcoloniale.

En effet, la théorie postcoloniale permet d'étudier le lien entre les ex-colonisés et leur passé colonial. Elle « renvoie à toutes les cultures que le processus impérial a affectées depuis la colonisation jusqu'à aujourd'hui » (Sultan, 2001 : 19). Les séquelles de la colonisation se dégagent dans l'ambivalence de la métisse et son incertitude identitaire dans le roman de Zamblé Bi. Dans son ouvrage intitulé *Peau noire, masques blancs* (1952), Frantz Fanon, examine le métis qui, en prise au racisme et à un état de conscience ambigu dans lequel il n'est ni noir ni blanc, vise le statut de blanc et désire de s'échapper de l'identité noire. La crise existentielle de Marie Josée est conditionnée par les interactions de son conscient personnel, son inconscient personnel et l'inconscient collectif, au bout desquelles elle décidera son identité finale dans une société ivoirienne qui n'a pas fini d'en découdre avec son passé colonial.

Le poids du passé colonial, la hiérarchie raciale et la stigmatisation

Le récit s'ouvre sur le poids colonial. Le système éducatif ivoirien n'arrive pas à se défaire de la mentalité coloniale. En effet, la date des examens s'aligne à celle de la France, sans faire état de la différence saisonnière entre les deux pays : « Nous avons sans discernement adopté le programme et le calendrier scolaires hérités de la colonisation. Maintenant, nous étions obligés d'évaluer les apprenants pendant cette rebutante saison pluvieuse » (*Marie Josée*, 11). La narratrice valide son opinion de la société ivoirienne défaillante lorsque qu'elle se sert de la voix d'un élève consciencieux pour parodier l'inefficacité ou le laissez-faire dans la conduite des examens (p.13), en évoquant le laxisme dans la surveillance ou la complicité des professeurs qui encouragent la tricherie.

La mère de la narratrice, Akissi Antoinette, est initiée à l'intimité romantique, « ce qu'elle n'avait jamais connu ! », par un Blanc, Monsieur Souris (*Marie Josée*, 20). La famille d'Antoinette est l'építome de l'ignorance et de la pauvreté et alors que le Français évoque la civilisation, marquée par le savoir et la richesse. L'aide de Monsieur Souris permet à la mère de prendre en charge les besoins familiaux, y compris les frais de scolarité de ses douze frères et sœurs. La mère vit dans « un environnement d'indigence criante » (*Marie Josée*, 21). Même les voisins qui bénéficient des « restes de repas de l'homme (blanc) » partagent avec la famille d'Akissi l'hypocrisie, la jalousie

et la pénurie : « sous les tropiques, la pauvreté est la fortune la mieux partagée » (*Marie Josée*, 21).

La narratrice se sert de la voix de son interlocuteur, apparemment éduqué à l'école occidentale, pour exposer « l'amateurisme et la conduite des affaires de l'État, sans boussole, favorisaient l'échec dans presque tous les domaines » (*Marie Josée*, 22). Marie Josée ose supporter l'avantage du système colonial sur la gouvernance de l'Afrique indépendante :

Ils avaient même réussi une prouesse : faire accroître notablement le taux de mortalité que les colonisateurs occidentaux avaient fait baisser par la distribution gratuite et régulière des médicaments de première nécessité aux plus démunis. (*Marie Josée*, 22)

Elle ajoute une anecdote pour exprimer la position de la race noire au bas de la hiérarchie des races (*Marie Josée*, 23), une race dominée par le nombrilisme, tant chez les gouvernants que chez les gouvernés. Par référence intertextuelle, elle atteste que l'Afrique n'a pas les moyens pour exploiter ses propres ressources naturelles : « L'Afrique est un grand mendiant assis solidement sur une immense mine d'or » (*Marie Josée*, 26).

La Côte d'Ivoire indépendante est un pays en proie à la corruption des mœurs, avec des agents de la sécurité aux antipodes des valeurs mythiques africaines, y compris l'hospitalité. En effet, les policiers traumatisent les étrangers au nom de la carte de séjour, qui est un prétexte pour leur soutirer de l'argent (*Marie Josée*, 43). La corruption est une affaire raciale, non limitée à la Côte d'Ivoire : « mais comme nous sommes en Afrique, ici, le terme « meilleur » change de sens au gré des décideurs. » (*Marie Josée*, 70). Les fonctionnaires accentuent la décadence morale des Ivoiriens par l'obtention frauduleuse de chambres réservées aux étudiants (*Marie Josée*, 76).

La narratrice semble valider les préjugés contre les noirs, à l'image de Fanon : « L'archétype des valeurs inférieures est représenté par le nègre. » (Fanon, 1952 : 153). Cela explique le complexe d'infériorité du noir qui désire devenir, ou paraître blanc, comme la métisse : « à l'internat, les filles se dépigmentaient » (*Marie Josée*, 64). Ici, la métisse se trompe en pensant que c'est le teint qui était la cause de son stigmaté, et qu'un sort pareil

pourrait être réservé aux filles dépigmentées. Le métissage et la dépigmentation ne sont pas au même piédestal. La dépigmentée reste africaine alors que la métisse est blanche, pas de teint, mais de sang, du sang de l'ancien colonisateur, du néo-colonisateur. Le but de leur dépigmentation est la beauté, l'attraction, pas l'appropriation raciale. Elles enviaient Marie Josée, pas pour sa race, mais parce qu'elle est « belle comme une nymphe » (*Marie Josée*, 84). Elle est différente des Ivoiriens, une différence qui suscite des réactions xénophobes et racistes.

Stigmatisation et réactions

Marie Josée connaît des difficultés d'insertion sociale dans la société ivoirienne où la couleur de la peau définit la métisse comme blanche – « Chez vous les Blancs-là, c'est comme ça qu'on agit ? » (82) – l'héroïne porte un prénom français : Marie Josée. La couleur de sa peau et son nom sont donc les premiers indices identitaires et les premières impressions sur la métisse : « Là où d'autres se présentent d'abord par leur nationalité, leur religion, leur sexualité ou leur métier, j'ai, moi, le sentiment que mon métissage me définit » (Bouyain).

La stigmatisation de la métisse s'opère à partir de son contact avec les autres : à l'école, au travail et dans les transports publics. Jean-Paul Sartre l'avait bien souligné : « l'enfer c'est les autres ». Ceux qui savent l'histoire de la colonisation lui rappellent la psychose collective de ce passé humiliateur : « Les Blancs commandent le monde par leur génie créateur. Tu es notre Blanc ; alors gare à toi si tu te trompes dans un exercice. Ta punition sera à la hauteur de ce que tes (62) aïeux ont fait subir aux Noirs pendant l'esclavage et la colonisation » (61-2).

Marie Josée amorce sa descente aux enfers lorsqu'elle quitte sa sphère familiale pour l'internat. Étant la seule métisse de l'école et du roman, elle mène un combat solitaire et minoritaire contre toutes sortes de persécutions de la part des élèves et de l'administration. L'archétypes du Blanc riche explique l'envie des autres qui imaginent que Marie Josée doit provenir d'une famille riche : « Je devais être une fille à papa », d'où les actes de

vandalisme dans sa chambre par ses condisciples à la recherche d'argent (*Marie Josée*, 64).

Le blanc symbolise les valeurs supérieures : « On est blanc comme on est riche, comme on est beau, comme on est intelligent. » (Fanon, 1952: 41). C'est donc un paradoxe en Afrique et dans d'autres anciennes colonies de voir le Blanc dans la même condition économique que les gens ordinaires : « la place des Blancs, c'est dans une voiture personnelle et non dans un transport en commun » (93). Ainsi, Marie Josée est victime de moqueries et quolibets lorsqu'elle emprunte les transports en commun : « Chef, vous avez raison de prendre le bus ; les temps sont durs pour tout le monde » ; victime d'une déférence moqueuse : « Madame, on va vous céder la place ; vous êtes quand même une Blanche ! » et, surtout, d'un dédain manifeste : « C'est quelle Blanche avare qui vient nous étouffer ici encore ».

Elle est également l'objet d'agression verbales et physiques. D'une part, « On lui tirait les cheveux ; lui pinçait la peau et lui tendaient des guet-apens (61), des étudiantes jalouses la menacent et l'empoignent (« On te parle et ... qu'on agit ? ») ; et d'autre part, Marie Josée est interpellée à l'aide d'un lexique raciste, sarcastique, dégradant et phobique : « Blanche égarée », « Noire éclaircie », « café au lait », « bâtarde », « faux Blanc » (*Marie Josée*, 60), de « métèque », « galette » ou encore « tomate pourrie ». (*Marie Josée*, 61).

Marie Josée est l'exutoire du dédain, du mépris et du désir de vengeance contre les effets de l'hégémonie occidentale sur l'Afrique coloniale et néocoloniale. Ses persécuteurs veulent en découdre avec leurs frustrations passées et présentes contre les colons français et leurs descendants, héritiers d'une domination française continue. Le paroxysme de l'hostilité est atteint lorsque des camarades étudiants attentent à la vie de Marie José, bouc-émissaire d'une race ciblée d'une haine génocidaire réactionnaire : « C'était la chasse aux Blancs et pour mes agresseurs, il n'y avait pas de doute, j'étais une Blanche et je devais être traitée comme telle. » (*Marie Josée*, 74). Le métis représente le Blanc et est un vestige de la colonisation française : « Toute peau blanche est française avant d'être autre chose » (*Marie Josée*, 77). Le virage intertextuel sur la fable de La Fontaine, « Le loup et l'agneau », corrobore la permanence de la douleur du passé colonial dans la vie des anciens colonisés : « Si ce n'est pas toi, c'est donc ton frère ! Je n'en

ai point ! C'est donc quelqu'un des tiens... il faut que je me venge ! » (Le loup et l'agneau).

La rancœur contre le Blanc est générationnelle. Elle s'affiche dans les relations conflictuelles avec la première belle-famille qui ne la déteste, juste pour ce qu'elle représente, et non pas pour ce qu'elle est : « [la belle-mère] elle me reprochait d'avoir la peau blanche. Pour elle, son fils n'aurait jamais dû m'épouser car le propre des Blancs, c'était l'égoïsme outrancier et la référence à la famille nucléaire. » (85). En effet, la belle-famille hait Marie Josée à la suite des préjugés des Africains sur l'individualisme occidental :

L'individualisme, trait pertinent de la civilisation occidentale s'incarne dans le personnage de Mireille d'*Un chant écarlate*. Son attitude semble aller à l'encontre de la vie communautaire africaine : elle supporte mal les visites répétées et injustifiées de sa belle-mère et des amis de son mari. (Abossolo, 2010: 4)

La méfiance qu'entretiennent certains Ivoiriens envers la métisse s'expliquent par le fait qu'elle est le reflet de la France, puissance coloniale et néocoloniale.

Crise existentielle

Cette étude adopte la méthode et le mode de lecture qu'Edward Said (*Culture et impérialisme*) nomme « lecture en contrepoint », de l'anglais « contrapuntal reading ». La méthode contrapuntique prend en compte l'histoire et les perspectives tant du côté du colonisateur que du colonisé, dans un contexte où l'identité hégémonique européenne se construirait par opposition à l'Autre. En effet, Marie Josée revendique inconsciemment l'héritage colonial. Elle se tient à l'écart de « ces comportements d'un autre âge » des Ivoiriens. Une identité blanche et supérieure à l'ivoirienne s'élabore. Marie Josée s'érige en calvaire pour les tricheurs à l'école : « Eh, mon gars, je ... suis ... mort... fini. Je suis dans la salle B où il y avait la femme blanche-là. » (*Marie Josée*, 16). Elle se complimente d'être d'un comportement exemplaire par la voix d'un autre élève :

L'examinatrice est à féliciter. Si seulement tous les profs, assignés à la surveillance, adoptaient la même attitude, c'est sûr que les résultats des examens au plan national refléteraient la valeur intrinsèque des candidats et les tricheries sous toutes ses formes disparaîtraient. (*Marie Josée*, 16).

La recherche de l'excellence à l'école assimile Marie Josée au métis Franceschini, personnage de Henri Lopes, que cite Mbondobari (2018 : 82) : « Il déclara que l'indépendance exigeait l'excellence ; qu'il était déterminé à nous extraire de la médiocrité ; à ne pas se montrer complaisant » (*EPP*, 33).

Tous les Africains acceptés dans l'univers de Marie Josée sont dotés de ressources à la hauteur de son statut de blanche, pour compenser le bas niveau statuaire (Le Bihan 13) : les membres de sa famille et ses époux. L'image de sa famille est positive. Sa mère est une dame admirable dotée d'une « ingénuité sur la sexualité », un talent que lui reconnaît l'amant blanc, bien supérieur à « son petit ami qui ne savait ni embrasser ni cajoler et qui de surcroît était sans le moindre sou. » (*Marie Josée*, 27). Le Blanc est un « visionnaire » compte tenu de sa conscience écologique : « défenseur de l'économie verte et du développement durable » (*Marie Josée*, 28). Bénéficiant du génotype de son père, sa conscience écologique la pousse à s'inscrire au club environnement et écologie de l'Université nationale (*Marie Josée*, 77).

La mentalité coloniale soutient la race blanche, malgré l'opportunité qui se présente pour la fustiger. Lorsque le père se distancie de la grossesse de la jeune servante, la malédiction que lui lance Akissi ne vise pas sa race, elle est dirigée vers la nature humaine : « Vieux ou jeunes, il paraît que les hommes sont tous pareils ! » (*Marie Josée*, 33). Au lieu de le traiter d'abominable, la famille d'Akissi se réfère à la puissance du Blanc nieur de grossesse : « il est capable de fomenter mon élimination physique. » (*Marie Josée*, 35). La puissance (néo)coloniale oblige, la mère décide de disparaître de la zone d'influence et de visibilité du Français dont le souci de pureté raciale et de stabilité familiale (*Marie Josée*, 38) produit un avertissement ferme : « Seulement, veille à ce que mon nom ne soit pas associé ni de près ni de loin à l'acte de naissance de ton enfant. » (*Marie Josée*, 34).

La vertu de sa mère n'est associée ni à la race noire ni à son ivoirité. La métisse se l'approprie : « Ma mère, malgré la précarité de sa situation financière, garda toute sa dignité devant le « dieu » argent ». Au lieu de condamner l'irresponsabilité de Monsieur Souris, la narratrice évoque le matérialisme des Européens : « Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée. ... on a toujours privilégié la valeur humaine aux intérêts matériels. Ces Blancs-là n'ont aucun respect pour la dignité de l'Homme. Pour eux, l'argent régenté tout. » (*Marie Josée*, 39). Mère et fille sont plutôt sur la même longueur d'onde au sujet de l'honneur et la dignité humaine (*Marie Josée*, 40). La mentalité de Mémé, en ce qui concerne son enterrement, sont des valeurs occidentales. Elle ne veut pas de funérailles à l'africaine, grandioses : Tout ce qu'elle avait demandé avant son décès, c'étaient des prières à la gloire de dieu. » (*Marie Josée*, 69).

Pour être l'époux de Marie Josée, il faut être muni de qualités supérieures. Daniel lui avait sauvé la vie par un acte de bravoure exceptionnel. Il n'est pas pauvre. Cependant, dès qu'il tombe dans la débauche, il est évincé sans équivoque pour laisser la place à un meilleur candidat : « Monsieur Kouassi était un homme cultivé, ouvert et tolérant. (*Marie Josée*, 99).

L'héritière de la race blanche est d'une intelligence exceptionnelle. Elle se permet de briser les barrières intellectuelles confrontant les femmes. Marie Josée, « la dure Blanche », décide de devenir enseignante de mathématique après la maîtrise ». Sa guide dans la mission est une expatriée européenne, « l'unique femme enseignant dans cette filière », qui l'inspire à décrocher le CAPES, et elle en sort major de sa promotion » (*Marie Josée*, 71), devenant ainsi « la première femme du pays nantie du grade de docteur en mathématiques » (*Marie Josée*, 98).

Marie Josée est vertueuse et croit en la chasteté : Une femme devait respecter son corps et ne l'offrir qu'après le mariage à son bien-aimé (*Marie Josée*, 70). La métisse semble appartenir à une race spéciale, revendiquant les valeurs hégémoniques européennes de la « Mission civilisatrice ». Il va donc de soi qu'elle soit traitée de blanche en général, et de française en particulier.

La reconstruction identitaire

Le stigmate de Marie Josée provient de son génotype qui influence l'exo-définition de son identité métisse. À un moment donné, elle accepte temporairement l'identité que lui impose les Ivoiriens : enfant de Blanc ou « Toubabou déni » (*Marie Josée*, 55) dans une langue ivoirienne. Elle se lance, par curiosité selon elle, à la recherche de son père biologique (*Marie Josée*, 76). Malheureusement, la quête des origines se terminent par un échec : toutes les voies accès à la revendication de son héritage français sont bloquées.

Elle vit un mal-être issu de son tiraillement entre les deux identités communautaires extrêmement opposées, dont les bénéficiaires l'ostracisent :

Ni Blanche ni Noire mais « café au lait ». Peut-être eussé-je accepté mon statut si mon père m'avait reconnue ! Je descendais d'un sang français mais hélas ne pouvais dans le cas d'espèce bénéficier de l'assistance de mon second « pays » ; ce pays au nom duquel ma vie avait été en danger pendant la crise. (*Marie Josée*, 75).

Marie Josée positive son stigmate, d'abord en s'isolant, et ensuite en décidant d'exceller dans la vie : professionnelle, personnelle et familiale : « Fallait-il me résigner ? Non ! Car les persiflages et la discrimination racial pernicieuse avaient fini par me forger » (75). Du côté familial, elle affiche le radicalisme contre la soumission des Africaines aux valeurs patriarcales qui défendent le libertinage et l'infidélité conjugale (*Marie Josée*, 94) : « Un conseil : n'oublie pas que nous sommes en Afrique. Ici, les hommes sont rois » (*Marie Josée*, 96).

La stigmatisée désire s'imposer et de se recréer son propre bonheur. Elle s'approprie une endo-définition d'ivoirienne. Elle préfère s'identifier par la langue qu'elle parle, sa nationalité et autres critères culturels liés à Côte d'Ivoire. Elle confirme son choix identitaire :

Ce dont j'étais sûr, c'est que je n'étais pas une Blanche. Ma mémé, qui représentait symboliquement mon père et ma mère avait la peau noire. Mes tantes, mes oncles, mes cousines et cousins étaient tous des Noirs. Et je maîtrisais ma langue maternelle contrairement à bon nombre de mes camarades de classe, considérés eux, comme de véritables enfants du terroir... (*Marie Josée*, 61)

Sa quête identitaire est similaire au désir d'enracinement de Franceschini qui réclamait : « à qui voulait l'entendre qu'il était un nègre ; que sa peau n'était qu'une apparence. Un oripeau » (EPP, p. 181). (82)

Ceux qui viennent au secours de la métisse sont contaminés par la stigmatisation de leur amie. Daniel entre dans le cercle privé de Marie Josée et reçoit certaines retombées de la stigmatisation de la métisse : on l'accuse d'être le copain d'une autre fille. Daniel aide Marie Josée dans sa lutte psychologique (90).

En effet, elle n'aurait pas souffert ce calvaire si son père l'avait reconnue et lui avait permis d'être citoyenne française. Elle souffre d'être identifiée, par l'inconscient collectif de certains Ivoiriens, comme française, sans pour autant bénéficier de la protection accordée aux Français en Côte d'Ivoire pendant « la chasse aux Blancs ».

Elle est peinée par le double rejet : pour les Africains, elle n'était qu'une « pauvre Blanche égarée », alors que pour les Blancs elle était simplement une « Noire éclaircie » (*Marie Josée*, 75). Marie Josée assume son hybridité : « Moi, je n'étais ni blanche ni noire. J'étais plutôt une métisse » (*Marie Josée*, 74). Il est regrettable qu'elle soit prise pour une Française dans une société à laquelle elle s'identifie : « Je ne roulais pas les « r » à la française. Et pourtant, j'étais considérée par bon nombre de mes concitoyens comme une Française, une authentique Blanche. Hélas ! » (75). Son mécanisme de défense psychologique est la répression de ses expériences douloureuses (Tyson, 1999 : 17-18), même si à un moment donné, elle a eu un manque d'estime lié à son premier mariage.

Conclusion

Acceptée et choyée uniquement par les membres de sa famille, Marie Josée, la métisse, souffre de son exclusion de la famille française et de la société ivoirienne. Elle souffre des remarques désobligeantes occasionnées par la couleur de sa peau, rappel du passé colonial et du présent néocolonial imposés par la France. À cause de l'antipathie des autres, la métisse ressent plutôt son métissage comme un fardeau. Marie Josée est attirée par la culture ivoirienne, mais imbue d'une mentalité coloniale.

Son échec dans la recherche de sa source française indique les dangers qui s'associent à la quête de la pureté identitaire. Après une brève période de crise existentielle, Marie Josée surmonte son tiraillement intérieur, redéfinit son identité bigarrée et assume qu'elle n'est pas blanche-française ; elle est plutôt ivoirienne métisse.

Les expériences personnelles de la narratrice montrent le désir de la métisse de voir les sociétés africaines en général dépasser le simple désir de classification et d'exclusion, paradoxe des sociétés postcoloniales. Il importe de permettre aux valeurs identitaires marquant tous les Africains de coexister dans le respect réciproque. La situation des métis, et par extension le métissage culturel, contribuerait à endiguer toute sorte de domination, de marginalisation et de discrimination marquantes embrignant des crises identitaires, interethniques, et interraciales.

Références bibliographiques

- [1] Abossolo, P. M. (2010). « La rencontre de l'Occidental et de l'Africain dans le roman d'Afrique francophone. Conflit d'étrangers et conflit d'étrangetés », *interFrancophonies*, 3, Figures de l'étranger dans les littératures francophones, 1-17
- [2] Amnesty International. (2006). « CÔTE D'IVOIRE - Affrontements entre forces de maintien de la paix et civils : leçons à tirer » ; *AI Index : AFR 31/005/2006*, Amnesty International, <https://www.amnesty.org/fr/wp-content/uploads/sites/8/2021/08/afr310052006fr.pdf>. (publié le 19 août 2006),
- [3] Baroni, R. (2021). « Perspective narrative, focalisation et point de vue : pour une synthèse », *Fabula LHT*, 25, *Débattre d'une fiction*, janvier

- 2021, URL : <http://www.fabula.org/lht/25/baroni.html>, page.
- [4] Blum, F. et Rillon, O. (2018). « Mémoires sensibles, mémoires métisses de la colonisation : Les réflexions intimes de Gabriel d'Arboussier ». *Socio-anthropologie*, 37, 51-70.
- [5] Bouyain, S. (2005). « « Je suis née d'une mère française et d'un père burkinabé... » », *Africultures*, 62(1), 18-25
- [6] Fanon, F. (1952). *Peau noire, masques blancs*. Paris : Éditions du Seuil
- [7] Gagnon, D. et Giguère, H. (2012). « Le métissage : un processus identitaire incontournable et des enjeux négligés », *L'Identité métisse en question : Stratégies identitaires et dynamismes culturels*. Laval : Presses Université Laval
- [8] Harrison, N. (2003) *Postcolonial Criticism: Criticism, Theory and The Work of Fiction*. Cambridge and Malden: Polity Press,
- [9] Le Bihan, Y. (2012). « Imaginaire du corps « métis » et « mixité conjugale », *Corps*, 1 (1), 123-131.
<https://doi.org/10.3917/corp1.010.0123>, mis en ligne sur Cairn.info le 01 juin 2017
- [10] Mbondobari, S. (2018), « Esthétique, politique et éthique du personnage : le métis dans l'œuvre romanesque d'Henri Lopes ». *Études littéraires africaines*, 45, 69–84, <https://www.erudit.org/fr/revues/ela/2018-n45-ela03987/1051613ar.pdf>
- [11] Mongo-Mboussa, B. (2005). « Écrire le métissage », *Africultures*, <https://africultures.com/ecrire-le-metissage-3737/>, publié le 24 mars 2005
- [12] Said, E. (1994). *Culture and Imperialism*, London: Vintage
- [13] Sultan, P. (2001). « La francophonie littéraire à l'épreuve de la théorie », *Acta fabula*, 2(2), <http://www.fabula.org/acta/document11022.php>, page consultée le 03 Décembre 2023
- [14] Tyson, L. (1999). *Critical Theory Today*. New York and London: Garland Publishing, Inc.
- [15] Zamblé Bi, G. (2017). *Marie Josée, la métisse*. Abidjan : Les éditions Matrice